

Un souvenir du Sonderbund

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **28 (1890)**

Heft 1

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191459>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Lausanne, 4 janvier 1890.

Mardi soir, à minuit, ou, pour parler à la fois la langue des astronomes et celle des poètes, mercredi, à 0 heure, 0 minute, 0 seconde, une année tombait dans l'éternel océan des âges et une année nouvelle en surgissait.

De tous les temples de la ville, l'airain sacré éparpillait dans l'air ses notes joyeuses, les unes gaies comme des éclats de rire d'enfant, d'autres éclatantes comme un chant de jeune homme, ou graves comme des sentences de vieillard.

Ce magnifique salut à l'année, partant, au milieu de la nuit, de toutes les églises, dominant le brouhaha de la foule, plaira toujours par son caractère solennel et grandiose. Tous, ici, nous attendions avec impatience, pour en jouir en compagnie des nôtres ou de nos amis, cette symphonie qui semble tomber du ciel sur la terre comme un chant d'espérance et d'amour. Elle rend tangible, si nous pouvons nous exprimer ainsi, cet instant de minuit qui marque le commencement d'une année et la fin d'une autre, fixé assez maladroitement dans la première décade de l'hiver, au lieu de le laisser le jour de l'équinoxe du printemps.

* * *

Disons-nous quelque chose des événements qui ont signalé cette suite de trois cent soixante-cinq jours qui viennent de s'écouler ? Non ; le *Conteur* abandonne ce soin aux journaux politiques, ces grands remueurs de bile du pauvre genre humain.

Trois cent soixante-cinq jours, cela fait plus de trente millions de secondes ; ce chiffre ne dirait pas grand chose si l'on ne savait pas qu'il meurt sur la terre — on nous le dit du moins — un homme par seconde. Plus de trente millions d'êtres humains ont donc passé de vie à trépas dans le courant de l'année qui vient de finir ; un nombre à peu près égal est venu les remplacer.

A ce taux-là, et en tenant compte de la densité de la population qui va en progressant de siècle en siècle, plus de cent cinquante milliards d'hommes au-

raient vécu sur la terre depuis le jour de la création.

* * *

Nous avons, sans nous en douter, fait un assez long voyage dans le courant de l'année dernière : cent soixante-huit millions de lieues autour du soleil avec une vitesse de plus de quatre cent soixante mille lieues à l'heure, pendant que nous faisons en même temps sept mille lieues par jour autour de l'axe de la terre. Ce n'est pas tout, puisque nous étions emportés dans l'espace avec notre système tout entier, avec une vitesse plus étourdissante encore, et ainsi toujours, toujours, depuis que le monde est monde sans jamais passer au même lieu, dans l'espace infini.

* * *

Pauvres microbes pensants que nous sommes, que nous pourrions être heureux sur notre petite terre, si nous le voulions bien ! mais non ; c'est à qui inventera de nouveaux procédés pour nous exterminer les uns les autres ; des canons monstres qui lanceront des obus formidables, en faisant le moins possible de bruit et de fumée.

Oh ! la guerre ! la guerre entre les peuples, pour plaire aux potentats ou à ceux qui veulent l'être, satisfaire leur ambition, ou simplement occuper leurs loisirs ! Elle a failli venir fondre sur nous. Un rien eût suffi pour cela : Boulanger triomphant, et la chose était faite !

Nous avons assez d'autres maux sans celui de la guerre. Des avalanches ont emporté des forêts, des incendies ont détruit des villages, des pluies torrentielles ont raviné nos coteaux, et la grêle a détruit en quelques instants l'espoir du vigneron et du laboureur ; et combien de maladies viennent fondre sur nous ?... Que faire contre tout cela ? Rien. Si, pourtant : c'est l'association entre les hommes qui diminuera la somme des maux en les répartissant entre un grand nombre. Un jour viendra où l'humanité formera une vaste société de secours mutuels. Nous en sommes sur la voie ; nous avons déjà des sociétés de secours contre les maladies, contre les accidents, contre le phylloxéra, contre la grêle. C'est dans le développement et la géné-

ralisation de ces admirables institutions de notre époque qu'est l'avenir.

Comment saluerons-nous l'année nouvelle ? Dans la Grèce antique on saluait en souhaitant la joie : *χαίρει* ; les Romains, plus positifs, disaient *salve*, la santé ; mais la joie vaut mieux, car elle suppose tout, la santé, la richesse, une belle postérité, la vertu, la liberté, la concorde et la paix. Souhaitons donc la joie à l'année qui commence, la joie à chacun, la joie à tous, comme nous la comprenons, et comme nous venons de la définir.

D.

Un souvenir du Sonderbund.

Un de nos lecteurs a eu l'obligeance de nous communiquer la lettre suivante, d'un Lausannois, M. Ch. J., datée de Fribourg, le 15 décembre 1847, et qui raconte d'une manière intéressante et vraie l'un des plus curieux épisodes de la campagne du Sonderbund. — Nous reproduisons textuellement :

* * *

Cher Edouard,

Que d'événements et d'émotions depuis notre dernière entrevue. Je t'écrivis la dernière fois au moment où la générale battait dans les rues, et le lendemain, je me trouvais avec armes et bagages, réuni à nos bataillons, à Vevey. Pendant trois semaines nous arpentons le canton par des marches et des contremarches ; nous nous habituons peu à peu aux fatigues et à la vie militaire ; nous nous aguerrissons. Un jour on nous dit : « Demain nous entrons à Fribourg ! » un autre jour : « Demain nous prenons Châtel-St-Denis ! »

Notre compagnie était cantonnée à Blonay. Avec notre ami Pellis et quelques autres nous décidons de commencer la danse par un vrai bal ; je me mets aussitôt en campagne avec l'ami Sorbière, et le soir, toutes les jeunes filles des environs arrivaient au rendez-vous, en grande toilette. Nous dansâmes jusqu'à 3 heures du matin, et à 5 heures nous étions en route pour Châtel.

A Jongny, nous trouvons le reste de notre bataillon, avec un 2^{me} bataillon qui était venu la veille de Genève. C'est à Jongny que doit se former l'avant-

garde. Pour la former, on choisit les hommes dans tout le bataillon que l'on croit les plus solides au poste. J'en fus, et c'est à notre capitaine qu'on fit l'honneur de la commander. Les armes se chargent, les brancards pour les blessés sont sortis des chars de bagages, et nous marchons.

Châtel-St-Denis, qu'on croyait occupé par un corps de 1200 hommes, était désert quand nous y entrâmes. Pas un homme, mais des femmes tant qu'on en voulait, et toutes plus effarées les unes que les autres. Nous marchons au château, où nous prenons comme otage le préfet. Là nous avons bivouaqué pour la première fois. Il gelait à fendre les cailloux. A 7 heures, nous nous remettons en marche et nous arrivons à Bulle dans l'après-midi. Là nous fûmes reçus en amis; nous y couchons dans de bons lits, et frais et dispos, nous nous remettons en route le lendemain, à l'aube. C'est là seulement que nous arrivons en vrai pays ennemi; aussi prend-t-on toutes les précautions possibles. Nous marchons sur la grande route, mais avec trois lignes de flanqueurs de chaque côté. Deux fortes compagnies forment l'avant-garde, et la nôtre est envoyée en éclaireur; c'était certes la plus périlleuse besogne; tu pourras voir qu'elle n'a pas été épargnée. Nous fouillons, sur notre route, tous les bois où l'on pouvait supposer trouver l'ennemi, et nous avançons ce jour-là avec la plus grande lenteur; nous n'avons que 4 1/2 lieues et n'arrivons que le soir à la ferme d'Emèse, à 1 1/2 lieue de Fribourg; c'est là que nous bivouaquâmes pour la seconde fois.

Nous étions harassés; une pluie battante nous trempa sans discontinuer jusqu'à 8 heures du matin. Les pains de munition en étaient tellement imbibés, qu'il n'y eut plus moyen de les manger. A 9 heures, le colonel Rilliet vint nous trouver. Il nous fit une courte allocution, pleine d'énergie, et nous annonça le combat pour le même jour. On fit ensuite distribuer des rations de vin aux soldats, et nous partons bataillon d'avant-garde.

Après une heure de marche rapide, apparaît tout à coup une petite redoute élégante, coquette; on nous range en bataille. Nous étions à 3/4 d'heure du reste de la colonne, et nous ignorions à quelle distance étaient les diverses divisions; nous ne savions rien, et je t'avoue qu'il y eut un certain serrement de cœur général.

Nous restâmes une bonne heure dans cette situation, pendant laquelle les parlementaires ne cessèrent de se croiser. Des bois se trouvaient à notre droite; on ne savait ce qu'ils contenaient. Un soldat de notre compagnie aperçut quelques personnes dans l'intérieur; nous

en informons le colonel, qui nous envoie aussitôt reconnaître le terrain. On divise notre compagnie en deux. Je suis le détachement commandé par Pellis, et nous faisons une demi-heure de marche sans rencontrer âme. On voyait bien un bois à 400 pas en avant, sur le front duquel se trouvait une compagnie que nous supposions être des chasseurs genevois. Nous avançons donc sans crainte jusqu'à 80 pas; arrivés à cette distance, nous sommes accueillis par trois hurras épouvantables. Le bois entier retentit comme le tonnerre et se couvrit dans toute sa longueur d'une immense quantité de soldats. Que faire?... nous étions perdus tous, car nous n'étions que quarante-deux. Nous prenons bravement notre parti et nous attendons. Surpris de ne pas les voir s'avancer sur nous, nous faisons par le flanc gauche et nous partons à quelque distance où notre bataillon nous rejoignit demi-heure après. Notre compagnie se reforma alors au complet.

Nous recevons immédiatement l'ordre d'attaquer le bois. Figure-toi 150 hommes pour en débusquer 1200! Enfin l'ordre était là, nous allons; arrivés à 20 pas du bois, le colonel A'Bundi, vieux grognard, couvert de décorations et qui nous suivit, commanda le feu. Une vingtaine de coups partent immédiatement; puis l'ordre de cesser nous arrive. Figure-toi que le capitaine de la landsturm se trouvait en parlementaire avec le nôtre sans que nous l'ayons su; c'est pourquoi on nous fit cesser le feu.

Malheureusement une compagnie de carabiniers ayant entendu tirer vient à notre secours; ils tombent sur ces landsturm corps à corps avec une telle vigueur que la lutte recommence; nous avions beau leur recommander de ne pas tirer, une vive fusillade s'engage pendant 5 minutes. J'entendis alors la musique des balles, je t'assure; heureusement pour nous que nous étions très près de la landsturm; leurs cartouches étaient de beaucoup trop fortes; toutes les balles passaient à 3 ou 4 pieds au-dessus de nous, et ils étaient saisis d'une telle panique qu'ils tiraient mal.

En cinq minutes, nous chassâmes de ce bois 1200 hommes; aucun de notre compagnie ne fut touché; trop pressés d'entrer dans le bois, trois ou quatre carabiniers furent tués, d'autres blessés. Nous primes donc possession du bois, où notre compagnie passa la nuit.

Pendant ce temps, la canonnade s'engagea très vive; trois hommes et un cheval de la compagnie Haubenreiser furent touchés, l'un mortellement. Puis deux compagnies du bataillon Bolens chargèrent à la bayonnette avec une compagnie de carabiniers, et arrivèrent jusqu'au pied de la redoute. Un sergent de

grenadiers fut tué dans le fossé qu'il avait déjà sauté.

La nuit était venue rapidement, on croyait la redoute minée; on fit sonner la retraite, qui s'exécuta avec ordre. Rien de plus beau que cette charge que je vis parfaitement ainsi que le feu des batteries. Il y eut là quinze ou seize morts et une cinquantaine de blessés.

Le colonel Muller, qui commandait les troupes de la redoute, vieux troupière de 42 ans de service, disait que de sa vie il n'avait vu une charge aussi hardie.

Nous bivouaquâmes toute la nuit, le fusil aux pieds; à chaque instant les coups de feu se répétaient; on était en alerte continuelle. C'est ainsi que nous arrivâmes au matin, où l'on nous mit immédiatement en bataille.

Tu sais le reste, cher ami. Fribourg capitula et à 2 heures nous entrâmes triomphalement dans la ville, où je suis depuis un mois.

Le patinage.

Bravo! tu descends, thermomètre!
Les promeneurs passent transis;
Sans le givre de la fenêtre,
On verrait tous les nez rougis.
La glace à la robe brillante
Appelle à de joyeux ébats,
Mais sur sa surface luisante,
Glissez, glissez, n'appuyez pas.

La cuirasse paraît solide
Et sait plier comme un ressort;
Prenez garde à la place vide
Où le pied n'a pas de support.
Du patin la tranchante arête
Restera prise, et patatras!
Vous aller piquer une tête,
Glissez, glissez, n'appuyez pas.

Tandis que le maître en voltige
Rit sans pitié du débutant,
Ce miroir donne le vertige
Au novice trop confiant.
Sous votre manteau de fourrure,
Avec le soutien d'un fort bras,
Qui vous dirige et vous rassure,
Glissez, glissez, n'appuyez pas!

Qu'il est charmant l'apprentissage
Et qu'il fait bon être écolier,
Quand un doux maître vous ménage
Les difficultés du métier.
Dans le tête-à-tête on badine,
Et pour franchir un mauvais pas,
Si vous prenez sa taille fine,
Glissez, glissez, n'appuyez pas.

J'aime à voir vos bandes légères
S'élançant en rapides bonds,
Former des lignes passagères
Qui se terminent par des ronds.
Chacun se croise, s'entremêle,
Se débrouille sans embarras,
Mais au milieu du pêle-mêle,
Glissez, glissez, n'appuyez pas.